

# le service protestant



Dimanche 30 mai 2021

un  
A  
petit  
dément  
jeun  
rri  
sant  
!

**Brice Deymié**, pasteur et aumônier national des prisons.

**Luc 7, 36-50**

**La démesure de la Grâce**

*Jean-Luc Gadreau* : Un service protestant dans lequel je reçois Brice Deymié qui est accompagnée d'Esmeralda Kroy, une comédienne qui apportera sa voix dans la lecture.

Bonjour Brice, bonjour Esmeralda.

Pour nous tous à l'écoute de ce Service protestant, vous êtes venu ce matin, Brice Deymié avec des choses à nous dire à propos d'une rencontre qui nous est raconté dans des pages d'Évangile. Mais en guise d'introduction, et sous forme de clin d'œil, c'est un titre de François Morel que vous nous faites écouter : Extraite de son album « La vie » la chanson « le baiser »

*Brice Deymié* : En ces temps de distanciation physique et sociale, le contact avec l'autre manque de spontanéité, la peur de la contagion nous fait prendre notre prochain pour un danger potentiel, on se garde à bonne distance, on se regarde à travers nos masques, on a peur de toute approche physique, pour ne pas dire sensuelle ou charnelle. J'ai choisi un texte de l'Évangile où Jésus se laisse toucher et embrasser par une femme. Dans ce rapprochement imprévu et surprenant se joue quelque chose de la grâce. L'Évangile de Luc raconte cet épisode extraordinaire où Jésus se laisse couvrir les pieds de parfum et embrasser par une femme qui s'est introduite au beau milieu d'un repas d'hommes.

« Un pharisien invita Jésus à prendre un repas avec lui. Jésus se rendit chez le pharisien et se mit à table. Il y avait dans cette ville une femme qui avait péché. Lorsqu'elle apprit que Jésus était à table chez le pharisien, elle apporta un flacon d'albâtre plein de parfum et se tint derrière Jésus, à ses pieds. Elle pleurait et se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus ; puis elle les essuya avec ses cheveux, les embrassa et répandit le parfum sur eux. Quand le pharisien qui avait invité Jésus vit cela, il se dit en lui-même : « Si cet homme était vraiment un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche et ce qu'elle est : une femme qui a péché. » Jésus prit alors la parole et dit au pharisien : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Simon répondit : « Parle, maître. » Et Jésus dit : « Deux hommes devaient de l'argent à un prêteur. L'un lui devait cinq cents pièces d'argent et l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvaient le rembourser, il fit grâce de leur dette à tous deux. Lequel des deux l'aimera le plus ? » Simon lui répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a fait grâce de la plus grosse somme. »



Jésus lui dit : « Tu as raison. » Puis il se tourna vers la femme et dit à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré chez toi et tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds ; mais elle m'a lavé les pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas reçu en m'embrassant ; mais elle n'a pas cessé de m'embrasser les pieds depuis que je suis entré. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête ; mais elle a répandu du parfum sur mes pieds. C'est pourquoi, je te le déclare : ses nombreux péchés ont été pardonnés parce qu'elle a manifesté beaucoup d'amour. Mais celui à qui l'on a peu pardonné ne manifeste que peu d'amour. » Jésus dit alors à la femme : « Tes péchés sont pardonnés. » Ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : « Qui est cet homme qui ose même pardonner les péchés ? » Mais Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée : va en paix. »

JLG : Nous venons d'entendre un récit de l'Évangile de Luc, mais une histoire qui revient aussi systématiquement dans les récits de tous les évangélistes, Brice Deymié ?

BD : Oui, ce même épisode est raconté chez Matthieu et chez Marc où c'est un certain Simon le lépreux à Béthanie (une ville en Judée non loin de Jérusalem) qui invite Jésus, chez Jean. Nous sommes toujours à Béthanie, mais la femme est nommée, il s'agit de Marie, la sœur de Marthe et de Lazare. Chez Matthieu, Marc et Jean ce récit se place clairement en lien avec les récits de la Pâques. Chez Luc, c'est un peu différent, l'invité a une identité religieuse, il est pharisien, il n'est pas question de Béthanie, Jésus est encore en Galilée et la femme est clairement reconnue par le maître des lieux comme étant une pécheresse. Luc rapporte plus souvent que les autres évangiles des enseignements de Jésus délivrés à l'occasion de repas, de banquets. Dans laquelle plusieurs actions et enseignements se déroulent au cours d'un repas chez un pharisien. Cela peut évoquer les dialogues philosophiques de la tradition issue de Socrate, puis de Platon.

Contrairement à ce que véhicule une vieille tradition, les pharisiens sont à l'époque de Jésus des personnes ouvertes à la discussion et aux interprétations multiples de la tradition. Ils croient que l'interprétation et l'application de la Loi doivent remplacer les sacrifices au Temple de Jérusalem, lieu servi par des juifs collaborateurs du pouvoir romain. Donc Simon le pharisien, qui reçoit Jésus, est sans doute un homme sans fanatisme et curieux certainement, puisqu'il invite ce prophète dont on parle tant à un repas.

Ce genre littéraire de la discussion au cours d'un repas utilisait souvent un incident imprévu pour faire démarrer la conversation. Ici, c'est l'arrivée inopinée de la femme. Dans le cours de ce récit le face-à-face entre l'hôte respectable et cette femme dérangeante permet alors une confrontation théologique. On en vient à la comparaison entre le « plus » et le « moins » d'amour.

L'intrusion, telle que nous la raconte Luc, est bien peu discrète : elle pleure, se précipite aux pieds de Jésus répandant sur ses pieds du parfum et les essuyant avec sa chevelure défaite. De quoi perturber ce repas !

JLG : Cette histoire ne peut-elle pas nous évoquer une pratique rituelle ?

BD : En Israël, on oignait rituellement le roi, le prêtre ou le prophète en lui répandant de l'huile parfumée sur la tête. Les évangiles de Marc et de Matthieu évoquent cette onction sur la tête faisant de ce geste une sorte d'attestation messianique et un embaumement de son corps dans la perspective de la passion. Toute différente est cette même onction de parfum dans les évangiles de Luc et de Jean car elle se fait non sur la tête mais sur les pieds. On dit que l'onction des pieds avait sa place dans les soins d'une épouse à son mari. « Se laver les pieds » est une des expressions pour évoquer l'union corporelle des époux. C'est un geste érotique. Par ce geste intime elle exprime son amour sans mesure. La caresse, dira Emmanuel Lévinas, « transcende le sensible ». Le corps caressé-caressant n'est pas celui de la physiologie, ni le corps soumis aux contraintes du travail, ni la silhouette courbée aux ordres des pouvoirs coercitifs. C'est un corps autre, à la limite du dicible et du pensable. Curieusement obscur et lumineux à la fois, jamais entièrement présent, toujours en devenir, comme en deçà du monde des choses.

Oui, cette scène est sans doute une des plus belles parce qu'elle expose cette fragilité de l'incertitude, elle suspend les dogmatismes, elle interrompt les convictions tranchées. Elle donne à la vérité une autre dimension.

« Si cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche et ce qu'elle est : une femme qui a péché ». C'est ce que pense tout bas notre hôte en regardant Jésus se faire embrasser par la femme. Une limite a été franchie et Jésus laisse faire. Limite entre le pur et l'impur, entre la femme et l'homme, le sacré et le profane, le juste et le pécheur. Si ces limites sont franchies alors c'est tout son univers intérieur qui risque de se disloquer. Quelqu'un disait très justement : « L'homme pieux trace des frontières et demande à Dieu de les respecter ».

Dans ce jugement qu'il professe intérieurement, il enferme cette femme dans une identité : c'est une femme de mauvaise vie, il l'identifie dans son statut social et moral de femme de mauvaise vie. Il la fige dans son péché. Il ne cherche pas à comprendre son geste, ses pleurs. Son état lui colle à la peau. Mais, de la même façon, il fige Dieu dans son identité. Si Jésus se laisse "toucher" par cette femme, il ne peut pas être l'envoyé de Dieu, Dieu ne peut pas franchir les frontières que l'homme pieux a établies.

*JLG* : Brice Deymié, comment interprétez-vous la démarche de cette femme ?

*BD* : Classiquement, cette femme de l'Évangile est la figure exemplaire de l'acte de repentance et il me semble en effet que notre récit est un enseignement en image sur cette dimension importante de la vie de foi.

*JLG* : Mais comment entendons-nous l'appel à nous repentir et à nous tourner vers Dieu ?

*BD* : Chez la plupart d'entre nous cohabitent le pharisien et la prostituée de l'Évangile...

Nous pouvons faire du repentir quelque chose de très morbide, nous installer dans des relations figées avec Dieu, en faire un lieu de fixation : le danger alors est de nous fixer sur notre péché, sur nos limites, sur notre manque, sur nos imperfections et même de nous identifier avec ces péchés. Cela nous amène à nous déconsidérer, à nous mépriser nous-mêmes. Il peut y avoir là la source d'un profond désespoir spirituel lorsque le péché n'est pas vu dans l'horizon de la grâce, lorsque la confession ne se fait pas face à un Dieu d'amour. C'est alors un soliloque, sans vis-à-vis et nous demeurons seuls, sans espoir de transformation intérieure.

Nous pouvons aussi faire du repentir quelque chose de très juridique. Rétablir les barrières et les frontières et se protéger de toute transgression, espérer une religion légaliste où toute chose est à sa place. Mais tout est figé. Tout est codifié, y compris la relation à Dieu. C'est l'attitude du pharisien de notre texte qui ne laisse guère place à l'amour.

Dans notre récit, il y a l'intrusion de la femme qui nous montre un tout autre univers, une autre forme de repentir, lieu non de fixation mais de dynamisme et de changement. La relation avec un Dieu d'amour et de pardon qui nous fait regarder nos manquements, nos infidélités, notre péché à la lumière de la grâce. Nous pouvons les voir, non pas dans la désespérance, dans le mépris de nous-mêmes, mais les intégrer dans une dynamique personnelle et faire comme le disait St Augustin que "toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, même le péché". De la même façon, Luther écrira : "À quoi te sert que Dieu soit Dieu, s'il n'est pas Dieu pour toi ?".

"Si je te déclare que ses péchés si nombreux ont été pardonnés, c'est parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu, montre peu d'amour."

Verset extraordinaire qui a donné lieu à tant de débats confessionnels stériles. Il est vrai qu'il est illogique : est-ce qu'on aime parce qu'on a été pardonné ou est-ce qu'on est pardonné parce qu'on a aimé ? Si Jésus est illogique, c'est que la grâce est illogique, l'amour est illogique.

JLG : En tout cas nous pouvons vite être dépassé par tout cela... On est très loin des schémas humains sur les questions de pardon, d'amour, de justice même j'oserai dire.

BD : Si on suit la trame des Évangiles et aussi de certaines lettres de Paul, on peut dire qu'il y a quelque chose de déroutant, d'excessif et d'insensé dans certaines formes nominatives de la grâce (justice, miséricorde, pardon, justification, ...). Notre texte témoigne, comme d'autres, de cette logique de l'excès. La grâce, d'une certaine façon, échappe à la nécessité, elle ne répond pas à un besoin et correspond à ce qui est "en plus" ou de "surcroît". La grâce, comme l'exprime l'apôtre Paul, est toujours une surabondance, elle est absolument non mesurable comme est totalement non mesurable l'amour que la femme témoigne à Jésus.

Il y a un point que l'on oublie trop souvent dans notre société du calcul, du mesurable, de l'équilibre, du mérite, c'est que la grâce ne fait pas partie de l'utile. Nous pourrions même dire qu'elle est totalement inutile et c'est en cela qu'elle arrache l'être humain aux critères qui servent à estimer sa valeur.

La grâce n'entre pas dans une logique numérique, n'est pas comptabilisable, elle n'excède pas la mesure à la façon dont un contenu peut finir par déborder du récipient qui le contient. La grâce est une démesure, mais elle n'est pas quantitative mais qualitative. Le pharisien de notre texte voudrait appliquer les critères religieux dont il dispose pour analyser le geste de la femme alors cet amour ne peut lui apparaître que comme totalement fou et scandaleux.

Si, par exemple, on applique à la grâce les normes morales de la justice, elle ne peut que se révéler scandaleusement injuste. On se souvient de ce maître de la parabole (Matth. 20, 1-16) qui rétribue l'ouvrier qui a travaillé une heure autant que l'ouvrier qui a travaillé douze heures. "La grâce n'est pas un effort supplémentaire de justice, elle n'est pas une perfection de justice, mais une justice qui surpasse toute justice" (Jean-Daniel Causse).

La grâce n'appartient pas au monde du sens, elle est insensée, comme l'écrit le philosophe Gilles Deleuze (dans *Logique du sens*) : "Le sens est produit par le non-sens et son perpétuel déplacement". Ici le pharisien voudrait d'emblée donner le sens : qui est Jésus, qui est cette femme, quel est le sens de l'histoire. Or, lorsque quelqu'un nous donne le sens, il nous ferme l'horizon au lieu de l'ouvrir. On nous assigne une place à laquelle on nous identifie. STOP LECTURE

JLG : Le pharisien est l'exemple même, dans cette histoire, d'une façon de vouloir cadrer les choses, les aborder de façon cartésienne, réfléchie, raisonnée... et donc à l'inverse ce texte ne brise-il donc pas ce cadre en nous proposant une véritable ouverture vers un ailleurs rendu possible ?

BD : "Ta foi t'a sauvée, va en paix", ainsi s'achève l'évangile de la femme au parfum et du pharisien, c'est une sorte de résumé de toute cette rencontre, cette foi l'a sauvée, c'est-à-dire lui a ouvert un avenir.

Quelqu'un a fort bien exprimé l'idée de la grâce qui surabonde là où le péché abonde, c'est Dostoïevski, qui à la fin de *Crime et châtiment*, fait dire à son héros Rodion Romanovitch qui se trouve dans un bagne en Sibérie : "Alors le Christ nous dira, "Venez, vous aussi. Vous tous, vous les ivrognes, vous les faibles, vous les débauchés. Alors les justes protesteront et les sages s'étonneront : Mais Seigneur, comment peux-tu les recevoir ? Et le Christ dira : Si je les reçois, ô justes, si je les reçois, ô sages, je le fais parce qu'aucun d'eux ne s'est jugé digne. Et il tendra vers nous ses mains, il nous ouvrira ses mains, nous tomberons à ses pieds et nous comprendrons tout. Oui, alors nous comprendrons tout. Mon Dieu que vienne ton Royaume".

Surmonter le péché, ou plutôt détruire les préjugés mortels dans la société, n'est pas l'application de règles écrites mais c'est une suite de rencontres. Cette femme est venue s'attacher à Jésus. Les gestes de son corps ont exprimé non seulement sa foi mais aussi son amour.

À la pensée du regard qui voit l'autre comme une chose parmi les choses et qui privilégie l'identité, peut-on ici opposer une pensée du toucher qui voudrait fonctionner différemment. Sans doute peut-on la juger déconcertante, elle n'est pas bardée de certitudes ni cuirassées d'évidences. Comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « *Il faut que les catégories manquent pour qu'autrui ne soit pas masqué* ».

JLG : Jolie citation qui fait mouche dans une société où les masques ont pris place et pas toujours juste sur la bouche et le nez... Merci beaucoup Brice Deymié pour cette réflexion riche sur laquelle nous pouvons continuer encore à réfléchir. Et j'en profite pour rappeler que le texte de l'émission peut être retrouvé sur le site [protestants.org](http://protestants.org)

Notre émission n'est pas encore totalement terminée et je vous propose de prendre quelques minutes encore pour parler d'un événement qui nous concerne tout particulièrement ici au Service protestant sur France Culture.

Savez-vous que la radio a 100 ans cette année, et la radio libre 40 ans. C'est l'occasion d'une belle fête initiée par le CSA du 31 mai au 5 juin. Les protestants se sont toujours beaucoup investis dans les médias et la radio. Présents avec le pasteur Freddy Durrleman depuis 1928 sur Radio Paris, suivi par Marc Boegner en 1929 et sur France Culture depuis sa création en 1963

Les radios et émissions protestantes célèbrent cet anniversaire avec joie. Un siècle d'espérance sur les ondes et 40 ans de radios engagées ! 5 grands débats festifs d'une heure cette semaine du 31 mai au 4 juin sur la FM et en vidéo sur les réseaux sociaux. Toutes les infos sont à retrouver sur [www.radiosprotestantes.fr](http://www.radiosprotestantes.fr)

Et pour vous mettre dans l'ambiance, je vous propose d'écouter l'un des apports à cette fête, une chronique de Bertrand Dicale sur le thème : Ces protestants qui ont chanté la radio.

#### **Références musicales :**

- François Morel : CE BAISER
- Dolly Parton : DADDY WAS AN OLD TIME PREACHER MAN ALT TAKE
- Jacques DEBRONCKART : LA RELIGION
- Renaud : MON AMOUREUX
- Daniel Darc : PSAUME 23
- Yann Tiersen : KADORAN

#### **MEDITATIONS RADIODIFFUSEES - France Culture le dimanche à 8h30**

[www.protestants.org/page/832690-radio](http://www.protestants.org/page/832690-radio)

[www.protestants.org/page/938589-archives-radio](http://www.protestants.org/page/938589-archives-radio)

**Fédération protestante de France** Service Communication

47, rue de Clichy - 75009 PARIS

Tél. : 01.44.53.47.17 – email : [communication@federationprotestante.org](mailto:communication@federationprotestante.org)